

Ralentir le regard

Dissipation du paysage à travers les brumes matinales... On pense à Turner. A Turner bien sûr. L'œuvre de Véronique Loh, comme lui, provoque la clarté. L'œil surexposé ne voit pas. C'est l'être qui ressent, dans le tremblement même du motif subtilement maintenu entre apparition et disparition. L'artiste montre la vision, pas le sujet ; ici le grand canal de Venise, là la place Saint-Marc. Des formes humaines y passent, furtives, chargées d'ombre. Elles nous entraînent, pareils à des messagers taciturnes, dans une exploration seconde de ce que nous pensions connaître, la Venise cliché, ce trop vu de Venise.

Les visions échappent à l'œil. Comme au tout premier instant du voir. Un peu comme lorsqu'on regarde une scène à contre-jour, qu'on en saisit moins que les événements qui s'y déroulent et plus qu'une signification possible : sa parfaite coïncidence avec nos capacités contingentes à la saisir. C'est là le sujet, le seul qui vaille. Par de splendides effets d'estompe, l'artiste parvient à ralentir le regard. Dans un monde où tout de suite il nous faut passer à autre chose afin d'apaiser notre insatiable quête visuelle, l'œil s'attarde. Quelque chose manque ici, qu'il lui faut découvrir.

Ralentir le regard est l'une des nombreuses fonctions de l'art contemporain. Dénoncer l'empire du scopique. La beauté ne suffit plus depuis longtemps. Ici la lumière verticale des canaux provoque un flottement, invoque une réalité seconde, flottante. Ici une pâleur interstitielle s'impose au motif et vient lui donner un autre sens, vient dire tout autre chose, comme la note tue du soliste que pourtant l'oreille croit percevoir et qui n'appartient pas à la partition.

De la scène ordinaire se propage un silence ; mais un silence qui pourrait être compris. Un silence qui relie chaque chose en ce monde et nous lie infiniment à lui, sous mille formes et de mille façons. C'est l'image travaillée par le temps, par l'effraction métaphysique de l'absence, du « déjà plus » ; et par la conscience peut-être d'un apaisement final. Cette nostalgie anticipée du voir, quand la chose n'est plus, que nous l'avons perdue, mais que l'artiste lui accorde son pardon, parce qu'il se tient, lui, et par son geste même, à la toute fin des temps, au-delà des horloges.

Fixer des vertiges, dit le poète. Arrimer la vie à la révélation de l'absence, de celle qui tout à la fois hante continuellement ce monde et lui confère sa profondeur.

Cette sensation infiniment connivente qui fait de nous les mêmes errants d'un même rêve, d'un même mystère.

Gérard Larnac

nov. 2017